

HOMMAGE

— —

# SYLVIE GENTIL

EMMANUELLE PÉCHENART

— —

—

—

### Pour Sylvie Gentil (1958-2017)

On pouvait s'y tromper. À la regarder, discrète, disponible, subtile, un rien retenue dans l'expression, à l'entendre parler, de sa voix douce, rieuse et grave, de choses fortes et légères, ou de riens sérieux, gens croisés, politique, chansons, bons vins, polars, choses à régler pour l'appart parisien, magasins à faire avant le retour à Pékin – on pouvait oublier quelle travailleuse, et combien aiguisée, elle était. Et combien radicale. Elle l'a rappelé, à notre grande stupeur, dans sa façon de composer avec la maladie brutale qui s'est déclarée début 2017 et qui, elle le savait, allait l'emporter rapidement. S'est recentrée alors, violemment, autour de cela seul qui comptait, sa famille – Martin et Mathilde, une amie, Pascale, et les livres. Les livres qu'ils ne parvenaient plus à lui fournir tant elle s'en nourrissait. Certes, son énergie farouche, sa concentration, elle les avait prouvées et, pour ne pas remonter loin, les derniers mois, s'est donnée avec fougue à la traduction de plusieurs ouvrages majeurs, ceux de Yan Lianke en priorité et en dernier lieu, *Un Chant céleste*, paru juste avant sa mort. Elle consacrait, depuis bien des années, la même attention et la même rigueur à la rencontre avec les écrivains, à la lecture et au choix de leurs œuvres, et au travail avec les éditeurs français. Pour ceux-ci, elle était, en ce qui concerne la littérature chinoise, une interlocutrice irremplaçable. À Pékin, où elle vivait depuis les années 1980, elle a été témoin des espoirs et des drames de toute une génération, par les nombreux liens d'amitié qu'elle y a noués et

aussi par la production littéraire dont elle suivait toutes les évolutions. C'est ainsi qu'elle a traduit, et pour la plupart fait connaître en France, Mo Yan, Xu Xing, Liu Suola, Cui Zien, Feng Tang, Mian Mian, Li Er ... ; Yan Lianke, avec qui elle avait noué des liens uniques de travail et d'amitié. Elle a participé aussi à des projets collectifs, dont le très âpre *Stèles – la grande famine en Chine (1958-1961)*, de Yang Ji-sheng. Les textes les plus difficiles ne la freinaient pas, elle ne se laissait rebuter par aucun obstacle. Le résultat était magnifique. Elle était aussi une pédagogue et une conseillère, elle a participé à plusieurs reprises aux ateliers de formation de la Fabrique des Traducteurs, au CITL, et elle savait faire appel aux jeunes talents afin que le meilleur de la littérature contemporaine de Chine soit présenté en France. Et pour que la circulation advienne également de la France vers la Chine, elle participait au prix Fu Lei (du nom d'un traducteur majeur de littérature étrangère en chinois) qui récompense en Chine les traductions de livres français. Elle en présidait le jury, si peu de temps avant de se savoir malade.

Comme tu manques, Sylvie ! Le recentrement, c'était l'effet, chez toi, non pas de choix à faire par absence de temps, mais d'une volonté affirmée. Nous nous parlions un jour, l'été 2016, de textes à soi, d'écrire, de faire entendre sa voix. Nos conversations, qui avaient commencé il y a quarante ans (et semblaient devoir durer toujours, bien sûr), nous permettaient, malgré la distance, de partager cet essentiel qui nous constitue, nous savions comme tu t'étais toujours nourrie, vivais de poèmes et de musique. Tu as répondu fermement, non, il était inutile d'avoir ce genre d'ambition. Traduire, c'était écrire.